

Nicolas Wanlin  
Université d'Artois

Darwinismes littéraires.  
L'ancien et le nouveau,  
leurs présupposés et leurs limites<sup>1</sup>

On voit aujourd'hui revenir en force des applications du modèle évolutionniste aux sciences humaines et plus particulièrement à l'étude de la littérature (théorie, critique, histoire) et il me semble qu'un antécédent notable peut nous éclairer sur la portée et les limites de ces essais méthodologiques. À un siècle de distance, les choses prennent un certain relief. Et le progrès scientifique n'est pas si rapide qu'en un siècle, toutes les données du problème se trouvent bouleversées. L'exemple de Ferdinand Brunetière a donc sans doute quelque chose d'instructif pour nous, en 2012.

---

1. Cet article a été écrit dans le cadre du projet financé par l'Agence Nationale de la Recherche HC19, sous la direction d'Anne-Gaëlle Weber : « Histoires croisées au XIX<sup>e</sup> siècle : la littérature du point de vue des sciences et la science du point de vue de la littérature ».

## Un darwinisme littéraire au XIX<sup>e</sup> siècle

Jean-Marie Schaeffer a déjà produit une analyse sans concession de l'histoire évolutionniste des genres littéraires tentée par Brunetière<sup>2</sup>. Mais rappelons que c'est dans les années 1890, à l'heure où les avatars du darwinisme faisaient grand bruit en France et commençaient à pénétrer les imaginations et influencer les méthodes de recherche dans tous les domaines, que Brunetière, célèbre critique et professeur d'histoire littéraire, propose contre toute attente une histoire « évolutive » des genres littéraires. « Contre toute attente » parce qu'il était loin de suivre la pensée moderne et d'adhérer aux courants libéraux, matérialistes, utilitaristes, etc. C'était plutôt le représentant d'un conservatisme classique, voire réactionnaire. Et ce point peut déjà éveiller notre attention, comme la suite nous le confirmera.

En universitaire consciencieux, Brunetière va aux sources et cite abondamment les textes de Darwin, Haeckel, ainsi que quelques vulgarisateurs britanniques et français<sup>3</sup>. Selon lui, le modèle évolutif n'est pas une simple métaphore mais exprime bel et bien la réalité de l'histoire des genres littéraires. Tout d'abord, il affirme que la notion de genre n'est pas une simple commodité de classement inventée par les critiques et les historiens mais une réalité substantielle de la littérature. Puis, le geste épistémologique de Brunetière est analogue à celui des naturalistes qui, partant de la classification linnéenne, ont progressivement adopté un mode de pensée transformiste, admettant que les espèces se transforment selon une généalogie. Et c'est là le second point de son raisonnement :

---

2. Jean-Marie Schaeffer, « La lutte des genres », *Qu'est-ce qu'un genre littéraire?*, Paris, Seuil, 1989, p. 47-63. L'essentiel de ces analyses est repris par Antoine Compagnon dans son cours sur la notion de genre littéraire : « Douzième leçon : genre, création, évolution », <http://www.fabula.org/compagnon/genre12.php> (20 août 2012).

3. Voir notamment le chapitre « La doctrine évolutive et l'histoire de la littérature » dans Fernand Brunetière, *Études critiques sur l'histoire de la littérature française (6<sup>e</sup> série)*, Paris, Hachette, 1899, 316 p. et Fernand Brunetière, *L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature*, t. I, Paris, Hachette, 1890, 283 p.

Sans doute, la différenciation des genres s'opère dans l'histoire comme celle des espèces dans la nature, progressivement, par transition de l'un au multiple, du simple au complexe, de l'homogène à l'hétérogène, grâce au principe qu'on appelle de la divergence des caractères<sup>4</sup>.

La divergence des caractères doit pouvoir servir à expliquer comment un genre se subdivise et voit naître des variations dont certaines deviendront des genres à part entière. Jusqu'ici, cela peut sembler anodin et le niveau d'abstraction du raisonnement n'offre guère de prise à la critique. Mais le troisième point est plus délicat : Brunetière voit dans l'évolutionnisme la confirmation que les genres connaissent une séquence d'existence avec un commencement, un milieu et une fin, autrement dit une jeunesse, une maturité et une décrépitude. Si l'extinction est en effet une notion incluse dans les théories de l'évolution, l'idée de commencement est plus problématique et celle de maturité est franchement contestable. Pour Brunetière, c'est le moment de plénitude et de perfection du genre. Cela suppose que chaque genre a une essence prédéterminée qu'il réalise complètement à l'apogée de son développement. Un tel raisonnement téléologique n'est assurément pas imputable à Darwin mais il est vrai qu'on le rencontrait fréquemment chez certains transformistes au XIX<sup>e</sup> siècle.

Le quatrième point invoqué tient aux forces qui modifient, dissolvent ou font renaître un genre. Il s'agit de l'hérédité (ou *tradition*, en matière littéraire), de l'influence des milieux et de l'individualité. On arrive ici sur le terrain d'analogies particulièrement spécieuses. L'interprétation de la tradition littéraire comme un phénomène d'hérédité ne peut évidemment plus se défendre maintenant que nous connaissons, grâce à la génétique, les mécanismes de l'hérédité. L'influence des milieux, si elle est déterminante pour expliquer la sélection naturelle, n'avait quant à elle pas besoin de Darwin ni des sciences naturelles pour être attestée : c'est Taine qui la théorise quelques décennies plus tôt dans

---

4. Fernand Brunetière, *L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature*, op. cit., p. 20.

ses travaux d'histoire littéraire, en s'inspirant notamment de Sainte-Beuve et de Michelet. Surtout, Brunetière comprend cette adaptation au milieu en un sens que l'on dirait aujourd'hui « transformiste » ou « lamarckien » et non darwinien. C'est aussi le biais qui s'applique dans l'idée d'« individualité » : l'expression par l'espèce de son idiosyncrasie, par un effort volontaire ou inconscient, l'amènerait progressivement à réaliser son essence. On est bien loin du hasard et de la nécessité qui régissent la sélection des plus aptes dans la théorie de Darwin. Mais il faut accorder à Brunetière une idée astucieuse : qu'un individu peut avoir un rôle déterminant dans l'évolution de son espèce en faisant apparaître une variation avantageuse. Cela cadre avec l'idée littéraire de chef-d'œuvre et avec la méthode traditionnelle qui consiste à privilégier l'analyse de grandes œuvres plutôt que la masse des productions médiocres. Le chef-d'œuvre incarne son genre et dispense d'étudier la pléiade d'avortons qui l'entoure. Vue depuis notre époque, cette conception cadre évidemment mieux avec la théorie de la fixation de modifications brusques plutôt qu'avec celle de l'accumulation des modifications lentes.

Enfin, Brunetière trouve ou prétend trouver dans le darwinisme l'idée que des lois régissent les relations des genres entre eux, de même que des lois peuvent se déduire de la coexistence plus ou moins stable des espèces vivantes (l'écologie) :

[S]i l'apparition de certaines espèces, en un point donné de l'espace et du temps, a pour effet de causer la disparition de certaines autres espèces; ou encore, s'il est vrai que la lutte pour la vie ne soit jamais plus âpre qu'entre espèces voisines, les exemples ne s'offrent-ils pas en foule pour nous rappeler qu'il n'en est pas autrement dans l'histoire de la littérature et de l'art?<sup>5</sup>

Si l'on compare ces positions de Brunetière aux autres théories des genres produites depuis Aristote, il faut noter pour l'essentiel qu'il a

---

5. *Ibid.*, p. 22.

tendance à découpler l'histoire littéraire de l'histoire en imaginant une causalité interne à la littérature et à l'engendrement des œuvres. Mais remarquons également que le principe d'une « lutte des genres » n'est pas réellement explicatif car il ne fait que repousser la question de ce qui fait s'opposer les genres entre eux. Les lacunes et les erreurs de raisonnement dans ces textes de Brunetière sont nombreuses et je me contenterai de renvoyer à la critique minutieuse qu'en fait Jean-Marie Schaeffer.

Mais je relève tout de même un point : Schaeffer reproche entre autres choses à Brunetière de faire des genres des êtres biologiques alors que, en toute logique, seuls les auteurs peuvent effectivement s'affronter. Mais cette faiblesse de raisonnement, d'un point de vue littéraire, est peut-être justement l'un des points les plus intéressants. En effet, en considérant que les acteurs de l'histoire littéraire ne sont pas les auteurs mais les genres, Brunetière produit un déplacement épistémologique analogue à celui opéré par les darwiniens. Une des bizarreries fécondes de la théorie de l'évolution est que les espèces peuvent y être considérées (dans une certaine mesure) comme des individus alors même qu'elles n'en ont pas tous les caractères. Autrement dit, tout se passe « comme si » les genres luttaient entre eux... alors même qu'ils sont dépourvus d'intentions et de volonté. Reste que si cette analogie est relativement pertinente, il n'est pas sûr qu'elle apporte grand-chose à l'histoire littéraire.

Finalement, ce qui est marquant chez Brunetière, c'est cette apparente volonté de rendre l'histoire littéraire scientifique. Cette volonté peut apparaître contradictoire car Brunetière déclare par ailleurs que l'étude de la littérature ne pourra jamais être une science au même titre que les sciences naturelles. Mais cette contradiction se résout si l'on comprend que, ce disant, Brunetière revendiquait en fait pour sa discipline la dignité d'une pratique exempte de subjectivité et fondée sur une méthode. Même si ni la prévisibilité ni l'exactitude quantitative typiques des sciences de la nature ne pourront jamais être atteintes par l'histoire littéraire, il lui suffit d'avoir des fondements scientifiques.

Plus fondamentalement, Jean-Marie Schaeffer explique la raison idéologique pour laquelle ce réactionnaire de Brunetière s'était approprié et avait détourné l'évolutionnisme :

[S]eul le remplacement de l'espèce par l'organisme individuel permet de se servir (frauduleusement) de la théorie évolutionniste pour légitimer une vision téléologique des genres et instituer un canon littéraire, en l'occurrence le canon classiciste<sup>6</sup>.

En effet, la méthode d'histoire littéraire de Brunetière n'avait rien de révolutionnaire. C'était au contraire une construction visant à faire du classicisme l'apogée de la culture française en démontrant que ses chefs-d'œuvres étaient la parfaite réalisation des grands genres (notamment la tragédie racinienne). Et d'un point de vue méthodologique, il s'agissait de défendre l'étude des chefs-d'œuvre aux dépens des œuvres jugées de second rang. Darwin n'avait donc rien appris à cet universitaire, mais un darwinisme trafiqué lui servait à faire passer une pratique traditionnelle pour conforme avec l'épistémologie au goût du jour.

Cette affaire pourrait passer pour une bêtise typique des institutions conservatrices de la culture française. En effet, l'Académie des sciences, la Sorbonne, le Collège de France, l'École normale supérieure et même le Muséum d'histoire naturelle n'ont pas beaucoup brillé, au XIX<sup>e</sup> siècle, par l'accueil fait aux idées évolutionnistes. Il fallut bien des décennies avant que la France rattrape le retard pris sur le Royaume-Uni et l'Allemagne en la matière. Mais pour bien apprécier la portée de cette accumulation de contresens calamiteux chez un intellectuel de premier plan, il ne faut pas les imputer à la bêtise ou à la mauvaise foi, mais à une stratégie idéologique élaborée.

Jetons en effet un œil à ce que Brunetière écrivait sur l'évolutionnisme dans un autre domaine. Les littéraires qui se sont intéressés à Brunetière ont trop souvent isolé sa théorie évolutive des genres et se sont privés d'une compréhension globale de la chose. Mais, en véritable

---

6. Jean-Marie Schaeffer, « La lutte des genres », *op. cit.*, p. 62.

intellectuel de cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Brunetière ne prétendait pas intervenir seulement dans le domaine littéraire mais encore avoir voix au chapitre sur des questions de société plus générales. Aussi publie-t-il un long article sur « la moralité de la doctrine évolutive<sup>7</sup> ». Et, ce qui se joue dans ce passage d'un domaine à l'autre, c'est la question épistémologique du réductionnisme, c'est-à-dire la question de savoir si l'on peut inférer d'une théorie des lois qui s'appliquent dans d'autres champs, voire mettre au jour des lois générales qui régissent différents ordres de phénomènes, aussi bien physiques qu'historiques, animaux qu'humains, naturels que moraux. On est au cœur du problème que pose le darwinisme : peut-on et doit-on extrapoler des concepts de science naturelle aux sciences humaines?

On comprend mieux l'usage étrange que Brunetière fait de la théorie de l'évolution en l'appliquant à l'histoire et à la critique littéraire lorsqu'on lit ce qu'il en dit quand il la considère pour elle-même et dans ses rapports à la morale. Pour Brunetière, l'évolutionnisme, passés les excès darwiniens, une fois revenu à une sorte de transformisme plus inspiré de Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire, Haeckel, Huxley et Spencer, n'exclut ni les doctrines religieuses, ni le finalisme, ni l'essentialisme, ni même l'idée d'un ordre préétabli par une force immanente ou transcendante à la nature. Bref, sa théorie de l'évolution est très largement une théorie classique de l'histoire à laquelle on a ajouté un zeste de coloration scientifique pour échapper aux accusations d'archaïsme, de régression, d'académisme, de conservatisme ou de subjectivisme.

Ainsi, l'origine simienne de l'espèce humaine serait une confirmation du dogme du péché originel et du mythe de Caïn et Abel : l'homme est originellement vicieux et non bon comme voulaient le faire croire les philosophes avec leur mythe du bon sauvage<sup>8</sup>. C'est Darwin et

7. Fernand Brunetière, « La moralité de la doctrine évolutive » [1895], *Questions actuelles*, Paris, Perrin, 1907, 409 p. Voir aussi, du même auteur, « Une question de morale », *Revue des deux mondes*, tome XCV, 1<sup>er</sup> septembre 1889, p. 212-226 et *La science et la religion. Réponse à quelques objections*, Paris, Firmin Didot et Cie, 1895, 106 p.

8. Fernand Brunetière, *La science et la religion. Réponse à quelques objections*, op. cit., p. 104-106.

Huxley qui permettent de comprendre Saint-Augustin! De même, la théorie d'une évolution discontinue, irrégulière, voire réversible, s'accorde à la doctrine chrétienne pour nier l'idée moderne de progrès : le progrès technique n'a rien à voir avec un impossible progrès moral de l'humanité contrairement à ce que prétendent les humanitaristes et utopistes de tout poil<sup>9</sup>. Enfin, Brunetière n'hésite pas à démontrer que la théorie de l'évolution justifie l'idée de Providence!<sup>10</sup> À ceux qui croyaient que Darwin avait précisément rendue caduque cette idée chère à la théologie naturelle, Brunetière inflige un démenti effronté. C'est l'idée de cause finale, l'orientation téléologique de l'évolution et finalement ce qu'on appellera plus tard le « dessein intelligent » qui sont prouvés par les évolutionnistes!

On comprend mieux, alors, pourquoi une théorie de l'évolution pouvait être invoquée à l'appui de l'histoire littéraire. Cette théorie n'avait plus rien de révolutionnaire mais confirmait au contraire les anciens dogmes. Surtout, elle donnait à l'histoire des genres une orientation : la réalisation des chefs-d'œuvre suivie d'une décadence.

Brunetière justifie ainsi ses extrapolations : « Je me contente aujourd'hui d'avoir montré quelle pouvait être la fécondité métaphysique, historique et morale de la doctrine évolutive<sup>11</sup>. » Il assume alors de ne retenir du système de Darwin que ce qui lui paraît valide, c'est-à-dire conforme aux idées traditionnelles.

On peut enfin comprendre quelle est sa déontologie lorsqu'il s'empare d'une théorie scientifique grâce à son article « Une question de morale », où il s'interroge, à partir du roman de Paul Bourget, *Le Disciple*, sur la responsabilité morale des intellectuels : contre les scientifiques qui défendent que le philosophe darwinien du roman n'est pas responsable du crime que son disciple commet au nom d'une philosophie amoral,

---

9. *Ibid.*, p. 120, 127 et suivantes.

10. Fernand Brunetière, « La moralité de la doctrine évolutive », *op. cit.*, p. 128 et 143-147.

11. *Ibid.*, p. 150.



Brunetière soutient que les théoriciens scientifiques sont responsables des conséquences de leurs théories, en l'occurrence des crimes qui s'autorisent du darwinisme<sup>12</sup>. Plus largement, son idée est qu'une théorie scientifique n'est pas indépendante du milieu moral et culturel dans lequel elle éclot et qu'il faut donc veiller à l'interprétation qu'on lui donne, à l'usage qu'on en fait. C'est sans doute ce qui explique pourquoi il se permet de tordre ainsi la théorie de l'évolution : pour la rendre inoffensive, pour désamorcer le pouvoir de nuisance de ses révélations.

Il apparaît ainsi qu'en matière de morale comme en histoire littéraire, un intellectuel affectant une pensée évolutionniste n'acceptait de la science que la confirmation de ce que lui dictaient ses opinions morales, ses croyances religieuses et ses goûts littéraires. Mais en mettant la science d'accord avec la religion ou l'histoire littéraire, il l'humiliait et lui faisait abdiquer sa faculté critique, corrosive, philosophique. Brunetière l'admet d'ailleurs quand il traite de morale, mais laisse ce point dans l'ombre quand il aborde l'histoire littéraire. Ce que cela peut nous faire conclure sur le darwinisme littéraire actuel, c'est qu'il faut chercher ses préjugés, se demander quelles opinions préconçues les darwiniens littéraires cherchent à confirmer par l'appropriation de la théorie de l'évolution. Et l'exemple de Brunetière montre que ce n'est pas nécessairement par modernisme qu'on se réclame de Darwin!

## Un nouveau (?) darwinisme littéraire

L'influence de Darwin, du darwinisme et de tous les avatars de l'évolutionnisme sur la culture occidentale au XX<sup>e</sup> siècle est gigantesque et je ne prétends pas rendre compte de l'ensemble de ce sous-continent qui se nomme « darwinisme littéraire ». Je ne ferai qu'esquisser ici une approche critique de quelques auteurs qui suffisent à mon sens à éclairer les principaux enjeux. L'un d'entre eux, Joseph Carroll, professeur à l'Université du Missouri à Saint-Louis, a le mérite

---

12. Sur cette affaire et plus généralement le procès du darwinisme fait à travers la littérature et la critique littéraire, voir Antoine Compagnon, « Darwin en littérature », Alain Prochiantz [dir.], *Darwin : 200 ans*, Paris, Odile Jacob, 2010, p. 283-301.

d'expliciter, dans certains de ses livres, les raisons d'être actuelles du darwinisme littéraire<sup>13</sup>. En tant que professeur de littérature (et je dois avouer, à cet égard, une certaine solidarité avec lui) Carroll entend répondre à une crise des études littéraires. Il constate que la littérature n'intéresse plus les étudiants et suppose que la raison en est qu'on a fait de la littérature un objet coupé du monde. C'est le postmodernisme des dernières décennies qui aurait sacralisé l'objet littéraire et ainsi privilégié l'analyse interne des textes comme structures autotéliques au détriment de leur mise en relation avec leur contexte.

On peut s'accorder avec une telle analyse, comme avec celles, en France, de William Marx, d'Antoine Compagnon ou encore de Tzvetan Todorov qui tendent à accuser les excès des théories modernistes et prônent un retour à une lecture sensible, morale, historique, psychologique, sociologique, etc. On peut même approuver, pour ces raisons ou pour d'autres, la conclusion qu'en tire Carroll, à savoir la nécessité de décroiser les disciplines : on montrerait ainsi que la littérature est en prise directe sur l'histoire, l'économie, la sociologie, les autres arts, la religion, la politique, les sciences, etc. Et des essais d'interdisciplinarité, voire de transdisciplinarité ne manquent pas, actuellement, de concrétiser un tel décroisement.

Mais pourquoi les sciences seraient-elles particulièrement visées? Pourquoi font-elles l'objet du champ récemment ouvert des « literature and science studies » (auquel s'apparente le darwinisme littéraire)? Peut-être simplement parce qu'elles ont une sorte d'aura de prestige. Peut-être surtout parce que, en particulier dans les cultures gagnées à la techno-science, les sciences apparaissent directement utiles, utilisables, productives, génératrices de bien-être, de croissance économique, de supériorité militaire, etc. Le décroisement des disciplines mérite donc, lui aussi, un regard critique!

---

13. Voir principalement Joseph Carroll, *Literary Darwinism: Evolution, Human Nature and Literature*, New York and London, Routledge, 2004, 276 p. et Joseph Carroll, *Reading Human Nature*, Albany, State University of New York Press, 2011, 352 p.

Chacune des ouvertures possibles que je viens de citer est susceptible de receler des *a priori* idéologiques plus ou moins avouables. Autant qu'ils soient explicites et assumés. Dans le plaidoyer que fait Carroll pour des études littéraires vivifiées par le darwinisme et la psychologie évolutive, il me semble que c'est le critère d'utilité qui est sous-jacent : les études littéraires se vendront d'autant mieux à l'université que le public pourra en percevoir directement l'utilité. Car l'ancien paradigme d'une culture désintéressée dispensée par l'université a vécu. L'enseignement et la recherche, comme toutes activités humaines (du moins les activités rémunérées) doivent être productifs, d'une manière ou d'une autre, et cette productivité doit être sensible pour l'étudiant, pour sa famille, pour le contribuable, pour l'État.

Parallèlement à sa critique du modernisme, la position de Carroll s'explique comme une réaction contre le constructivisme et ce qui a pu apparaître comme le relativisme de l'époque postmoderne de la théorie littéraire. Il n'a peut-être pas complètement tort en affirmant que le postmodernisme a suscité le désintérêt pour les études littéraires en semblant relativiser la participation de la littérature à la réalité sociale. Alors, contre un textualisme à courte vue qui voudrait que tout ne soit que construction textuelle et ne verrait dans la littérature que le reflet et l'illustration de la construction de la réalité, il réintroduit quelque chose comme un naturalisme : une théorie ayant pour ambition de rétablir la part de ce qui est naturellement établi comme nécessaire et objectif dans l'humanité. Dans cette optique, la culture n'est pas l'infini jeu combinatoire qui permet de construire n'importe quel système de valeurs et de croyances indifféremment mais l'expression riche et plus ou moins libre, dans des circonstances données, des fondamentaux mis en évidence par la théorie de l'évolution.

Il faut apprécier que cette réaction anti-moderne ne se réduise pas à un simple retour en arrière vers une morale révélée ou un dogme philosophique indiscutable. Il semble, au moins au premier abord, qu'une école se réclamant de Darwin est forcément très différente des réactionnaires religieux. Et pourtant, l'antécédent de Brunetière

doit éveiller la méfiance : Brunetière enrôlait Darwin dans sa réaction religieuse contre la décadence!

Loin de moi l'idée que Carroll ou d'autres adeptes du darwinisme littéraire font les mêmes contresens que Brunetière. Mais chez eux, c'est encore une appropriation biaisée de l'évolutionnisme qui leur permet de récupérer Darwin du côté d'une naturalisation conservatrice de la morale, comme les articles de William S. Messier et de Daniel Grenier dans ce cahier le montrent bien. Ce faisant, ils rencontreront peu ou prou les mêmes conclusions que la critique morale et psychologique telle qu'elle se pratique depuis quelques siècles. Et ce n'est pas en soi condamnable.

En revanche, on les attend plus pour expliquer ce qui relève des comportements paradoxaux, plus ou moins spécifiques aux humains et assez peu prédictibles. Comme le souligne Patrick Tort, Darwin inscrit dans sa théorie, dès *La filiation de l'homme*<sup>14</sup>, l'idée d'effet réversif (l'expression est de Tort) de l'évolution qui s'applique à partir du moment où la culture humaine développe des comportements et sélectionne des qualités différentes voire contradictoires de ceux choisis par la sélection naturelle et la sélection sexuelle<sup>15</sup>. Le résultat est que la culture humaine est pétrie de contradictions, entre ce qu'elle tient de son évolution animale et ce qu'elle développe à titre spécifiquement humain. Dès lors, il ne faut pas s'étonner que les comportements humains les plus complexes, voire paradoxaux, ne puissent être expliqués finement par la théorie de l'évolution. On voit mal comment le darwinisme littéraire peut rendre compte de Sade, Baudelaire ou Bataille autrement que comme des pervers dysfonctionnels.

On peut même se demander, à un niveau plus fondamental encore, si une théorie fondée sur la sélection de caractères et de comportements avantageux peut rendre compte des caractères et comportements

---

14. Charles Darwin, *La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*, traduit par Michel Prum, Paris, Syllepse, 2000, 825 p.

15. Patrick Tort, *L'effet Darwin. Sélection naturelle et naissance de la civilisation*, Paris, Seuil, 2008, 240 p.

gratuits et improductifs qui caractérisent souvent la morale et l'art humains. Darwin lui-même ne constatait-il pas dans *La filiation de l'homme* que la protection des débiles dans les sociétés humaines doit être regardée avec bienveillance comme un effet secondaire, sans avantage spécifique, de notre instinct de sympathie sociale? Les sophistications de l'art, littérature comprise, sont peut-être justiciables du même genre de raisonnement.

En dernière analyse, il faut juger le darwinisme littéraire sur ses résultats. Or on apprend dans les livres de Carroll que les lecteurs préfèrent les personnages sympathiques aux salauds et il étaye ses conclusions à force de questionnaires, de statistiques, d'analyses quantitatives, structurales et qualitatives<sup>16</sup>. Je voudrais faire remarquer d'une part que les conclusions de Carroll reprennent exactement la justification morale classique de la littérature qui prévaut depuis Aristote jusqu'à de brillantes formulations dans les préfaces littéraires des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles; d'autre part qu'il n'était peut-être pas nécessaire de faire appel à l'évolutionnisme et au cognitivisme pour asséner que les romans nous apprennent bien des choses à travers une vision subjective du monde.

En définitive, les conclusions du darwinisme littéraire peuvent sembler inattaquables : c'est un humanisme qui démontre patiemment que la société se fonde sur des principes d'égalité, de réciprocité et de solidarité. La littérature nous enseigne à vivre ensemble dans une coopération efficace et morale. À la bonne heure! Mais ce sont moins là des conclusions que des présupposés. De même que Brunetière savait d'avance ce qu'il voulait faire dire à Darwin, Carroll n'avait pas besoin de tant de science pour trouver une bonne doctrine politique et morale dans ses romans.

---

16. Voir par exemple le chapitre d'analyse de *The Mayor of Casterbridge* de Thomas Hardy dans *Reading Human Nature, op. cit.*, p. 177-194. Sur la méthode de Carroll, voir son analyse détaillée du *Portrait de Dorian Gray* que critique Daniel Grenier dans le présent ouvrage.

La critique que je formule ici à l'encontre de l'école de Carroll s'apparente d'une certaine manière à la critique que Stephen Jay Gould faisait contre la théorie réductionniste d'Edward O. Wilson, notamment dans *Le renard et le hérisson*<sup>17</sup>. Gould fait une analyse serrée de la manière dont Wilson détourne le concept de « consilience », emprunté à Whewell, de sa signification originelle<sup>18</sup>. Je ne rentre pas dans le détail de sa passionnante analyse mais, *in fine*, ce qu'il critique chez Wilson est l'ambition naïve de mettre en continuité toutes les sciences, qu'elles soient dures, naturelles ou humaines, donc par exemple évolutionnisme et littérature, au nom d'une cohérence de principe de toutes les lois de la nature et de la culture. Si je le comprends bien (car le chercheur n'est pas toujours parfaitement clair sur ce point), l'argument de Gould est que les œuvres d'art sont d'une complexité incommensurable avec les structures de la matière ou même les lois de l'évolution. Il faudrait laisser une place déterminante, dans l'explication des œuvres de l'esprit, à la contingence; autrement dit, l'essentiel d'une œuvre d'art, de ce qui fait sa singularité en tant qu'art (et non sa trivialité en tant que comportement naturel ou habituel), demeure irréductible à des lois<sup>19</sup>. Ainsi, même si l'on admet le principe d'une cohérence nécessaire de toutes les sciences, de toutes les activités de l'esprit, on n'arrive pas et on n'arrivera probablement jamais à produire une explication naturaliste (au sens des sciences naturelles) des œuvres d'art.

Je ne nie pas, bien sûr, que les mécanismes de la sélection sexuelle s'expriment, voire s'exhibent, dans le dernier clip vidéo de Shakira (en supposant qu'« Addicted to you » soit une œuvre d'art), mais on

---

17. Stephen Jay Gould, *Le renard et le hérisson. Pour réconcilier la science et les humanités*, Paris, Seuil, coll. « Points-Sciences », 2005, 384 p. Edward O. Wilson est une des références principales du darwinisme littéraire. Voir notamment son ouvrage phare : *L'unicité du savoir : de la biologie à l'art, une même connaissance*, Paris, R. Laffont, 2000 [1998], 400 p. ainsi que sa préface à Jonathan Gottschall et David Sloan Wilson [dir.], *The Literary Animal. Evolution and the Nature of Narrative*, Evanston, Northwestern University Press, 2005, 304 p. Les deux responsables de cet ouvrage collectif sont par ailleurs des références importantes du darwinisme littéraire et présentent leurs thèses dans ce volume.

18. Stephen Jay Gould, *op. cit.*, p. 251-340.

19. *Ibid.*, p. 311-313.

aurait beaucoup de mal à expliquer de la même manière *À la recherche du temps perdu*. Dès lors, il ne faut pas s'étonner que les ponts que Gould tisse, parfois, et précautionneusement, entre évolutionnisme et esthétique soient si rares et si ténus. Il repère en fait des convergences, des croisements ou des interférences plutôt que des schémas explicatifs. Plus généralement, si on peut accorder au darwinisme littéraire que la compétence fictionnelle est une belle invention de l'espèce humaine et qu'elle s'exprime superbement dans la littérature, on ne pourra pas, en revanche, aller bien loin dans la description des œuvres particulières et de ce qui fait leur singularité artistique<sup>20</sup>.

Certes, la position de Gould est agaçante et il a souvent été taxé d'obscurantisme<sup>21</sup>. On peut avoir l'impression qu'il cherchait à préserver le pré carré de la culture comme un dernier espace sacré devant échapper au sacrilège de l'explication scientifique. Je crois plutôt qu'il prenait acte des naïvetés catastrophiques des spencériens de toutes sortes qui, en d'autres temps, appliquaient leur idée du « struggle for life » à l'économie, à la politique et à la morale. Le réductionnisme épistémologique, noble et ambitieux dans ses principes, dans sa volonté de lier les sciences les unes aux autres et décloisonner le savoir, a parfois servi à faire dire n'importe quoi, notamment aux théories de l'évolution. La méfiance reste donc de mise.

En somme, en comparant l'ancien et le nouveau darwinisme littéraire, on peut voir apparaître deux points communs : le premier est que le darwinisme est un *alibi* moderne et scientifique pour une démarche classique (voire conservatrice) et idéologique. Le second est que les

20. Sur l'approche anthropologique de la fiction, Jean-Marie Schaeffer a procuré une remarquable mise au point dans *Pourquoi la fiction?*, Paris, Seuil, 1999, 350 p. Signalons aussi son essai original d'esthétique darwinienne selon une nouvelle voie nettement démarquée du darwinisme littéraire : *Théorie des signaux coûteux, esthétique et art*, Rimouski, Tangence éditeur, coll. « Confluences », 2009, 59 p.

21. Voir notamment le très sévère chapitre « Modern Darwinism and the pseudo-revolutions of Stephen Jay Gould », Joseph Carroll, *Literary Darwinism. Evolution, Human Nature and Literature*, New York and London, Routledge, 2004, p. 227-246, qui cite les critiques de quelques biologistes patentés contre Gould.

principes explicatifs découverts par Darwin, extraordinairement féconds pour les sciences naturelles, demeurent d'une maladresse pataude pour décrire les œuvres littéraires : « Ses ailes de géant l'empêchent de marcher », pour reprendre les mots de Baudelaire.